

CHAPITRE 1

Je viens de les mettre dehors. La joyeuse bande au complet. Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais je dois admettre que je me sens mieux. Moins mal en tout cas. Il y a quand même des limites à supporter le bonheur des autres. À deux heures du matin, une femme victime de *dumping* conjugal a le droit de dormir. Dormir pour oublier durant quelques heures.

Le front appuyé sur la vitre de la porte d'entrée, Maxime regarde partir la bande de jeunes qui descend d'un pas lourd les quelques marches du balcon. Lorsque le bruit des moteurs se fait entendre, elle se tourne un instant vers moi. Elle me lance un regard... assassin? écoeuré? découragé? – les trois sans doute – avant de monter s'enfermer dans sa chambre.

Le calme est enfin revenu. Dans la maison s'entend. Rien à voir avec cette espèce de vertige que je sens en moi. Un grand vide qui me donne le tournis. Ça peut aussi ressembler au chaos, j'imagine. Je ne pleure plus, ou presque. Mais mon ventre, lui, n'a pas fini de pleurer. Et je sens cette boule qui voudrait bien sortir et qui se nourrit de mon inquiétude, de cette grande tristesse qui n'en finit pas.

Je voudrais bien avoir les moyens d'aller m'installer trois fois par semaine dans un bureau de psychologue, avec l'espoir immense de voir quelqu'un de compétent mettre de l'ordre dans ce bordel.

La fille que j'ai vue faire irruption dans le salon pour chasser les amis de sa propre fille, ce n'est pas moi. Celle qui tente par tous les moyens possibles de rendre les coups à un jeune loup bien déterminé à vivre, ce n'est pas moi. La *bitch* que j'observe de plus en plus souvent d'un œil incrédule et fataliste, ce n'est pas moi. Mes plantes m'ennuient. Mon chien me fatigue.

On m'a volé ma vie. Le jeune loup a mis les voiles, emportant avec lui les vivres et la trousse de secours. Mon île déserte m'étouffe.

Et Maxime. Maxime qui a perdu d'un coup ses rêves de roman *Harlequin*. Pas qu'elle en ait jamais lu, moi non plus d'ailleurs, mais pas besoin d'en avoir lu pour se les créer. J'en suis la preuve vivante, si peu vivante. D'ailleurs, peut-être que je m'en crée un à l'instant même, m'imaginant une Maxime fragile et blessée, après le départ du premier homme dans sa vie. Elle semble d'ailleurs s'en tirer bien mieux que moi. Elle a encore le goût de s'amuser.

Chaque fois que je le vois ou que je lui parle, je veux ensuite tuer ou mourir. Je suis un caribou en route pour la Caniapiscau. Ou je suis un carcajou. Un carcajou pathétique, qui donne des coups de griffe et de dents pour blesser coûte que coûte le zoologiste qui l'observe derrière les barreaux..., prenant des notes..., intéressé. Je le sais. Je le sais et je n'y peux rien.

On s'imagine qu'une cellule familiale qui éclate éclabousse tout autour d'elle, en n'épargnant personne. Moi, j'en connais au moins un qui semble encore bien au sec. Faut croire que c'est lui qui tenait le boyau. Moi, je devais être devant Maxime parce que j'ai vraiment l'impression d'avoir tout reçu. Comme un vieux chien qu'on vient de lancer à l'eau contre son gré, je me secoue à leurs pieds, histoire de partager le désagrément.

Je fais le tour du salon, à peine émue par les regards au pire haineux, au mieux dédaigneux, que m'ont jetés en partant les amis – les ex-amis? – de ma fille. S'ils connaissaient la petitesse de la bulle dans laquelle je me trouve présentement, nul doute qu'ils ne se donneraient pas cette peine. Ils n'ont aucune importance.

Les bouteilles, le sac de croustilles éventré, le joint dans le cendrier, les boîtiers de CD affalés, impudiques. Je ramasse tout sans rien voir. Je fais ces gestes si souvent répétés qu'ils n'ont besoin ni de volonté ni d'intention pour s'accomplir. Je change le bleu de la télé pour un poste Galaxie. Le petit blues jazzé m'inspire un moment zen, et je ramasse le moignon de joint dans le cendrier et le briquet déposé à côté, oublié.

Je sens la profonde révélation de toutes choses m'imprégner peu à peu et je sais que dans quelques heures, voire quelques instants, je ne pourrai reconstituer l'étrange écheveau de cette sagesse universelle. Je laisse échapper un rire étouffé. Je me surprends moi-même. Rien n'est perdu si je peux encore rire de moi-même de temps en temps. Du tas de fumier, oui, je sais..., les jolies fleurs. Petit moment fugace d'espoir. L'instinct de survie.

Je monte à l'étage et je rejoins Maxime dans sa

chambre. Elle a dû pleurer beaucoup. Quelle perspicacité – j’enligne la tonne de kleenex à côté du lit. Elle se tourne vers moi lorsque j’entre dans sa chambre.

— Max, j’aimerais ça te parler.

Je m’assois près d’elle.

— S’il te plaît.

Je sens en elle une immense fatigue. Je passe ma main dans ses cheveux.

— Maxime..., j’en arrache. J’essaie de rester cool, de rester fine. J’pas capable, bâtard!

En deux secondes, je ne sais pas comment, c’est reparti. Je pleure. De gros sanglots qui partent de si loin qu’on ne peut pas l’imaginer. Une peine grosse comme celle-là, je n’aurais jamais pu la garder bien longtemps. Je pensais qu’une peine d’amour, c’était parfaitement cloisonné. Le choc, le déni, la colère, la peine. Pas pantoute. C’est tout mêlé. Ce n’est pas un party de l’élite, c’est un *open house* très populaire. J’imagine le ménage après.

Maxime aussi pleure maintenant. Elle aussi, elle a pas mal de monde. Ça a même déjà été comme un soulagement pour elle. Mes parents si parfaits, si crissement parfaits, si amoureuxment parfaits. Je m’emporte. On respire par le nez. Bref. Quelque chose comme : des parents comme tous les parents rêvent d’être. Oui, c’est exprès : le rêve des parents, pas celui des enfants.

Je l’aime tellement. Je voudrais rapidement retomber sur mes pattes pour elle. Bambie en arrache.

— J'ai besoin d'un Pan-pan...

J'ai dit cette phrase tout haut. Maxime me regarde, cherchant à comprendre.

— J'aimerais tellement ça retomber sur mes pattes, vite et bien. Que ça arrête de m'arracher le cœur quand je lui parle, quand je le vois. Que j'arrête d'avoir mal au cœur la plupart du temps. J'ai besoin d'aide, je pense. Pis j'ai pas quatre-vingts piastres par séance à payer. Max, sois patiente, ça va revenir dans ma tête. Demain, je vais m'excuser auprès de tes amis...

— Pas besoin, m'man. Ils savent ce qui se passe. Pis ceux qui comprennent pas, j'm'en sacre. C'est moi qui suis écoeurée, m'man. C'est moi qui suis pus capable. J'pus capable de me sentir coupable chaque fois que j'ai du fun... J'fais des efforts. J'essaie de ne pas parler à papa au téléphone devant toi. Penses-tu que je ne le sais pas, ce que ça te fait? Ou bien tu deviens zombie ou bien t'es pus parlable! C'est pas d'avoir perdu mon père qui me magane le plus, c'est d'avoir perdu ma mère! Papa aussi, des fois, il est triste...

Mon cœur bondit. Maudite faim si immense. Je saute sur les moindres miettes, et quand ce moment de faiblesse sera passé, je serai impitoyable envers moi-même, c'est promis. Mais pour l'heure :

— Comment ça? Il te l'a dit?

J'espère avoir l'air détaché. Je replace ses couvertures qu'elle repousse d'un geste. Il y a bien quatre heures que le soleil s'est couché et il fait encore au moins trente-deux degrés Celsius.

— Il n'a pas besoin de me le dire. Je le sais. Vous êtes drôles, vous autres. Vous pensez tout savoir de nous, « les jeunes », comme si on était tous pareils. Pis vous pensez qu'on sait rien, qu'on comprend rien. J'ai pas besoin que tu me parles pour comprendre bien des affaires. Lui non plus.

Une grande lassitude. Je me penche pour l'embrasser et je reste collée là. Je m'étends à côté d'elle et la prends « en cuillère ». Ah non! Maudites habitudes! Toutes les fois où j'avais du mal à dormir, Laurent me demandait: « Veux-tu que je te prenne en cuillère? » Il joignait le geste à la parole et se tournait vers moi, son bras m'enserrant dans cette étreinte rassurante.

Je cherche dans l'odeur de Maxime le parfum de l'oubli. Celui sur lequel je surfe parfois. C'est mon tapis magique. *Magic Carpet Ride...* Le plus dur, c'est d'apprendre à atterrir.

CHAPITRE 2

Y a-t-il quelque chose de pire au monde qu'un ex qui vous veut du bien. L'absence de point d'interrogation n'est pas une coquille. *Barnac*. Comment suis-je supposée « évacuer », comme me dit ma chum Dominique, quand le seul maudit grief qui risque de tomber dans une oreille, sinon sympathique du moins empathique, ne peut en être un ?

Il a arrêté de m'aimer.

Pire. Il m'aime encore un peu. Mais je ne suis plus le seul objet de son amour. En fait, oui, peut-être le seul objet parce que l'autre me paraît pas mal plus animée. Et je me sens... même pas une vieille pantoufle. Celles-là, on a encore le goût de les mettre après le travail. Et je n'ai jamais voulu être vulgaire. C'est pure coïncidence.

Et il est gentil. Gentil et compatissant. Compatissant et compréhensif. Tellement compréhensif, je ne suis plus capable. Il me veut du bien. Le con.

Comment est-ce que je suis censée arrêter d'aimer un gars de même ? Avouez avec moi que c'est pas mal plus facile de se remettre du départ du trou du cul qui

laisse sa blonde après l'avoir trompée pendant deux ans. Je l'imagine, le trou du cul. Chaque fois qu'il le peut, il se présente avec sa pétasse. Ou pire. Après s'être lamenté de l'état des finances du ménage durant toutes ces années, il part avec ladite pétasse trois semaines à la Barbade.

La Barbade ne m'est pas venue par hasard. Paris, Londres ou Barcelone, ça implique nécessairement un minimum de visites touristiques. Le trou du cul et sa pétasse n'ont besoin que d'une plage pour bronzer leurs lascives carcasses et d'une chambre avec vue sur la mer pour rassasier leur appétit gourmand. Et puis c'est loin et c'est cher.

Il arrive toujours en retard, souriant mais pressé, avec elle qui attend dans l'auto, pieds nus – bronzés, ils reviennent de la Barbade, *remember?* – sur le tableau de bord. C'est d'ailleurs tout ce que je verrai : les jeans roulés à mi-mollet, la patte de biche sans l'ombre d'un duvet qui se balance nonchalamment au rythme d'une chanson qui passe à la radio :

... This life has taken its toll on me... (Ya, right)

Le trou du cul ajoutera avant de partir : « As-tu changé tes lunettes? Non? Ah... t'as peut-être juste l'air fatigué... »

Avouez qu'on peut « évacuer » pas mal plus efficacement et obtenir autre chose qu'un regard compatissant de ses amis. On obtient une solidarité qui, si elle peut se révéler parfois légèrement fissurée au contact du sujet de la dépréciation collective, n'en est pas moins sentie. La solidarité..., je me suis toujours méfiée d'elle. Surtout lorsqu'elle est affublée d'un genre.

Mais voilà. Laurent ne fait pas partie de cette catégorie d'ex qui provoque l'unanimité dans le mépris. Il a été un chum et un père remarquables. Il s'est muté en ex d'exception. C'est dur.

Chaque fois qu'il passe chercher ou reconduire Maxime, il vient aux nouvelles. Est-ce que ça va? Est-ce que j'ai le goût d'en parler? Il n'aurait jamais voulu me faire une peine pareille. Est-ce qu'il y a quelque chose qu'il peut faire pour m'aider?

Heu... Laisse-moi réfléchir... Je peux penser à une ou deux petites choses: m'aimer, bâtard! Moi! Juste moi! Pis lâcher l'autre conasse.

Je suis d'une mauvaise foi impardonnable. Je sais. La conasse en question n'a rien d'une épaisse, rien d'une briseuse de ménages, rien d'une allumeuse. Elle n'est même pas jeune, bâtard! Elle est plus vieille que moi! Bon, de six mois à peu près, mais quand même. Laurent a quarante-deux ans. Sept ans de moins que moi. Que nous. Pour écarter toutes mes craintes de *dumping* pour cause de vétusté, je me suis toujours dit que la menace pourrait très bien venir d'une femme *aussi vieille* que moi. Je l'ai toujours dit. Jamais pensé.

Madeleine aura cinquante ans en octobre. Une Scorpion. «De vraies salopes au lit, il paraît.» Le commentaire ne vient évidemment pas de Laurent, qui ne commettrait jamais une telle indiscretion. C'est du cru de mon plus jeune frère. Il voulait sans doute la déprécier un peu à mes yeux. Visa le noir, tua le blanc. Je me liquéfie chaque fois que j'y repense.

J'ai toujours cru que je verrais venir un peu. Que,

pour tomber en amour avec quelqu'un d'autre, il fallait nécessairement que le ménage – le ménage!... Qui a un jour affublé le couple avec enfants d'un tel nom? Un visionnaire, sans doute! – que le couple, disais-je, batte de l'aile. Quand Madeleine est entrée dans notre vie, il volait très bien, notre ménage. J'ai toujours pensé que tout notre entourage tomberait des nues si Laurent et moi on se laissait. Faut croire que c'était moi la bécasse et que j'avais, sans le savoir, du plomb dans l'aile.